

Recension de Fabrice Bouthillon, parue dans la Revue *Commentaire*, printemps 2005, Vol 28/N°109 ; Rubrique CRITIQUE.

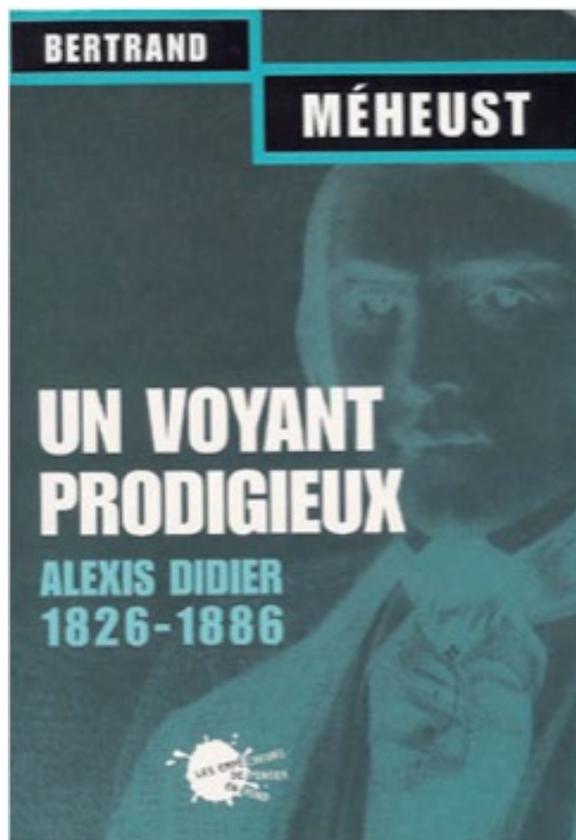
Bertrand Méheust : *Un Voyant prodigieux : Alexis Didier 1826-1886* ; Paris ; Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil ; 2003 ; 492 p. ; 21 euros.

Pascal disait que tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être ; Bertrand Méheust a-t-il écrit son livre sur Alexis Didier pour le prouver ? Qu'on en juge. Dans les années 1840, à Paris, à Londres, mais aussi en Normandie, à Châteauroux ou à Brighton, on pouvait voir un jeune homme, alors dans la vingtaine, se faire plonger dans un état de transe profonde par son magnétiseur attiré, Jean-Bon Marcillet, personnage lui-même haut en couleur, mais très honorablement connu, entre autres pour le courage dont il avait plus d'une fois donné la preuve dans ses fonctions de commandant de la garde nationale.

Ces préliminaires achevés, Alexis Didier déployait les pouvoirs de ce qu'on appelait alors un « somnambule lucide » (nous dirions extralucide) : les yeux bandés, et bandés d'une manière, cent fois vérifiée par les inquisiteurs les plus hostiles, à le plonger dans la cécité la plus absolue, il était capable de jouer aux cartes avec un partenaire inconnu, et de gagner la partie ; de lire des passages entiers de livres qu'on tenait fermés devant lui, et d'indiquer la page à laquelle ils y étaient imprimés ; de décrire avec la plus extrême précision à ses consultants, qu'il n'avait jamais rencontrés auparavant, leur intérieur, dans lequel il n'avait jamais mis le pied ; de deviner ce que contenait des coffrets qu'on lui présentait scellés.

Si l'on y avait placé un billet, il parvenait à le lire ; si c'était un autre objet, il disait de quoi il s'agissait, puis ajoutait, à cette performance déjà impressionnante, l'exploit proprement médusant de remonter de là à la biographie de la personne qui le lui présentait, ou de répondre à telle ou telle question qu'elle était venue pour lui poser. On l'interrogeait d'ailleurs assez peu sur l'avenir, à la différence de ce qui constitue aujourd'hui le fond de commerce le plus substantiel de nos pythonisses ; on recourait plutôt à lui pour retrouver des objets perdus, ou la trace de personnes disparues. Un cas célèbre concerne Chopin. En 1849, le musicien, qui n'avait plus longtemps à vivre, était déjà malade et dans le besoin ; deux dames, qui voulaient l'aider, font porter à son domicile une enveloppe contenant la somme très conséquente de 25000 francs-or. La concierge, qui en ignorait le contenu, l'égare : Alexis devine qu'elle a oublié de remettre le pli, mais ne peut aller plus loin qu'une fois qu'on a réussi à lui procurer une mèche des cheveux de la gardienne. Il voit alors l'enveloppe dans un petit meuble, au pied du lit de celle-ci : et on l'y trouve (pp. 145-146). Sept ou huit ans plus tard, en 1856 ou 1857 (la date exacte n'est pas connue), l'histoire de la disparition d'un M. Bonnet, paysan de la région de Chartres, n'est pas moins stupéfiante.

Dans l'impossibilité de le retrouver, on finit par apporter sa casquette à Alexis Didier ; il indique que son propriétaire est noyé dans la rivière qui passe auprès de Maintenon ; qu'il voit son corps, tout habillé, sous l'eau, retenu par des troncs d'arbres abattus. Est-il bien sûr de ne pas commettre une erreur sur la personne, lui demande-on ; oui, répond-il, car il manque au noyé l'un



de ses gros orteils. Le consultant, qui ne savait rien de ce détail, va en demander confirmation aux parents du défunt : ils le confirment, abasourdis; on drague la rivière à l'endroit indiqué, et on y découvre le corps (p.143).

De tels exemples, tous plus sidérants les uns que les autres, pourraient être légion, et ils le sont effectivement dans le livre de M. Méheust : car l'une des caractéristiques du cas Alexis Didier est d'être l'un des plus documentés qui soient. Publics ou privés, parus dans la presse ou consignés dans des correspondances, les témoignages à son sujet ont été d'autant plus nombreux que le somnambule et son magnétiseur avaient pignon sur rue, et vivaient de leur art. Ils organisaient des séances publiques, payantes, lors desquelles n'importe quel assistant pouvait poser une question au voyant ou le soumettre à un test ; ils apparaissaient aussi dans les salons de la meilleure société, lorsqu'un maître ou une maîtresse de maison souhaitait régaler ses hôtes d'une prestation du phénomène. Mais il leur arrivait encore de donner des séances strictement privées, pour des personnes du plus haut rang, désireuses d'en avoir le cœur net : membres de la Chambre des Lords à Londres, ou de celle des Pairs à Paris, et même (ce fut leur apogée), la propre famille de Louis-Philippe, au début de 1847 : les ducs de Montpensier et de Nemours, fils du roi, la princesse Adélaïde, sa sœur, étaient présents.

De là une célébrité qui a laissé des traces dans la littérature du temps, et pas la plus négligeable. Les relations d'Alexis Didier et d'Alexandre Dumas sont ainsi parfaitement connues ; ce sont elles qui ont inspiré à l'écrivain son célèbre roman magnétique, *Joseph Balsamo*, et lui ont fait prêter à ce devin des gestes, des attitudes, des répliques même, qu'on sait avoir été celles d'Alexis. Mais il y a mieux. Le 26 mai 1843, au cours d'une séance pour *happy few* chez Mme de Saint-Mars, Alexis devine que le terme inscrit sur un billet caché à l'intérieur d'une boîte scellée est celui de *Politique* : performance pour lui banale, sauf que ce jour-là, c'était Victor Hugo qui avait écrit le mot. Le poète en resta bouleversé. Chacun sait, ou croit savoir, que ce fut la mort de sa fille Léopoldine qui le fit chavirer dans l'occulte, au point qu'il a fini en faisant tourner les tables ; or cette mort est de septembre de la même année, et il n'est pas possible que ces deux épisodes n'aient pas réagi l'un sur l'autre. Quant à Balzac, les rapports que son œuvre entretient avec Alexis Didier sont plus complexes encore. L'arrière-plan occultiste de *la Comédie humaine* n'est plus à découvrir (qu'on songe seulement à *Séraphita*, ou à *La Peau de Chagrin*) ; mais le grand œuvre balzacien comprend au moins deux « romans magnétiques », *Louis Lambert* et *Ursule Mirouët*. Le profil psychologique et sociologique de Louis Lambert est celui d'Alexis Didier ; les pouvoirs divinatoires dont il est investi sont exactement les siens ; dans *Ursule Mirouët*, une voyante décrit au D^r Minoret la maison où habite ce praticien, précisément sur le mode où le faisait aussi Alexis. Le *hic* est que ce dernier roman est paru en 1842, au moment où celui-ci commençait seulement à faire parler de lui, et que *Louis Lambert* lui est antérieur : ce n'est donc pas lui qui a inspiré Balzac, mais d'autres somnambules lucides (Léonide Pigeaire, M^{lle} Fontanarosa), qui, avant lui, avaient passionné l'opinion ; toutefois il semble bien que ces deux romans, qu'Alexis a lus, aient influé sur la conception qu'il s'est faite de son rôle : dans son cas, c'est la réalité qui a rejoint la fiction.

Un Voyant prodigieux ne contiendrait-il que ce que je viens d'en résumer, pareil livre mériterait déjà le détour ; mais M. Méheust a encore enrichi l'étude de cas, à laquelle il a intelligemment voulu se limiter, en la plaçant sous la clarté d'analyses qui relèvent les unes, de l'histoire ; les autres, de la philosophie ; les dernières, en somme, de la criminologie. Je commence par celles-ci, tant il est avéré, depuis Fontenelle et la dent d'or, que sur de tels sujets, la bonne méthode l'exige. Les performances incompréhensibles qu'on relate d'Alexis Didier étaient-elles réelles, oui ou non ? L'auteur prend la question à bras-le-corps, et il la traite avec ce mélange d'ouverture intellectuelle et de rigueur méticuleuse qui fait, à mes yeux, le mérite principal de son ouvrage. Alexis, par exemple, soutirait-il mine de rien des informations à ses consultants en les faisant parler sans qu'ils s'en aperçussent, ou en captant des indices infra-verbaux, qu'ils lui fournissaient innocemment ? Pour Bertand Méheust, il n'est pas contestable qu'une partie des vérités qu'Alexis énonçait lui parvenait de la sorte ; mais il ne l'est pas moins, sauf à récuser de façon systématique tout le corpus des témoignages, qu'une autre partie ne pouvait lui venir de là – qu'on se souvienne du gros orteil de feu Bonnet. L'hypothèse du compérage résiste encore moins à

l'examen : outre que, pour n'y pas donner prise, fréquemment Marcillet quittait la pièce après avoir endormi Alexis, celui-ci a pratiqué durant treize ans, devant les publics les plus divers et les plus imprévus : ce sont donc des milliers de complices qu'il lui aurait fallu, sans compter que, d'un point de vue sociologique, il n'est même pas imaginable que Lord Normamby, ambassadeur de Sa Majesté britannique en France, le prince d'Oettingen-Wallerstein, ministre de Bavière à Paris, le duc de Nemours, une Infante d'Espagne, et j'en passe, aient consenti, les uns après les autres, à se faire les comparses d'un saltimbanque. Reste alors l'explication par la prestidigitation ; eh bien, elle est exclue par l'autorité la plus haute, puisque, le 3 mai 1847, à l'initiative du marquis de Mirville, un catholique persuadé que les pouvoirs d'Alexis étaient d'origine diabolique, et qui n'en tenait que davantage à les faire constater, le jeune homme fut confronté au roi des prestidigitateurs, Robert-Houdin en personne. Partie de cartes les yeux bandés, lecture dans un livre fermé, identification de l'auteur gardé secret d'une lettre, etc. : le magicien eut droit à tout, en sortit confondu, et attesta par écrit qu'il lui était « impossible de ranger [ces faits] parmi ceux qui f[aisaient] l'objet de [s]on art et de [s]es travaux ». Bref : si soupçonneux qu'on veuille être, il semble qu'il faille admettre qu'Alexis Didier avait bien les dons qu'on lui attribuait.

Les corollaires de cette conclusion sont très dérangeants, et d'abord pour une certaine tradition philosophique. Sur sa quatrième de couverture, M. Méheust se présente d'ailleurs clairement comme « philosophe, spécialiste de la voyance » : il doit y falloir du courage, si j'en juge par celui dont aurait besoin, au sein de sa corporation de rattachement, qui voudrait s'annoncer comme historien spécialiste du même objet. Il a donc pris un malin plaisir à choisir, pour épigraphe de son ouvrage, une phrase de Kant dans *Les Rêves d'un Visionnaire* (l'exécution qu'il fit subir en 1756 aux voyances de Swedenborg) : « Quelle perspective de conséquences étonnantes, écrivait le philosophe de Kaliningrad, si on pouvait présupposer qu'un seul de ces faits soit garanti ». Or voilà qu'avec Alexis Didier, des faits garantis, on en a à foison ; d'où une polémique argumentée et suggestive de l'auteur, contre le traitement par préterition qu'inflige au magnétisme, au bénéfice de la conception cartésienne d'un moi totalement insulaire, la philosophie contemporaine, en particulier celle qui se réclame de la phénoménologie. L'opacité habituelle aux productions de cette école est d'ailleurs telle que je me sens et porté, et réduit, à croire là-dessus M. Méheust sur parole ; je préfère passer, sans autre forme de procès, à la mise en perspective historique qu'il esquisse du cas d'Alexis.

Car lorsque, vers 1840, la carrière de celui-ci commence, le magnétisme *stricto sensu* a déjà derrière lui plus de soixante ans d'une existence tourmentée. Elle s'était inaugurée lorsque le médecin viennois Anton Mesmer (1734-1815) était venu à Paris proposer des cures, fondées sur le postulat de l'existence d'un fluide universel, dont un praticien pouvait arriver, par voie de magnétisation, à contrôler les mouvements chez ses patients. Le mesmérisme passionna, en pour et en contre, la Cour et la ville ; or c'est l'un de ses adeptes, le marquis de Puységur, qui fut inopinément à l'origine de la découverte de la transe somnambulique. En avril 1784, de passage sur ses terres, il entreprit de magnétiser un de ses paysans, le jeune Victor Race, pour le guérir d'une fluxion de poitrine. Il s'attendait à produire les effets habituels de la pratique mesmérienne, bâillements, suées, convulsions, le tout suivi d'un mieux. Or « les choses ne se déroulent pas selon le schéma prévu. La personnalité du patient se modifie ; un autre moi surgit, qui semble surplomber sa conscience vigile ; mais il y a plus : le jeune homme prévoit le déroulement de sa maladie, en fixe les étapes et semble capable de lire les pensées de son maître avant qu'elles aient été formulées. Stupéfait, le marquis constate, en multipliant les expériences sur d'autres patients, que l'on peut assez régulièrement reproduire l'étrange état, et que les autres somnambules sont également capables de diagnostiquer les maladies, de lire les pensées cachées, d'avoir des aperçus sur des événements soustraits à la connaissance normale » (p. 23). Par analogie avec le somnambulisme naturel, le marquis dénomma cet état le somnambulisme lucide, et il publia en 1784 – l'année même où paraissait *La Critique de la Raison pure* – un *Mémoire pour servir à l'Histoire et à l'Etablissement du Magnétisme animal*, qui déchaîna la controverse. Plus d'un millier d'écrits en tous genres parurent sur la question, rien qu'en français, avant la Révolution. Le corps médical fut particulièrement divisé, si bien qu'en 1826, l'Académie de Médecine finit par créer une commission

ad hoc, qui, en 1831, reconnut la réalité de la lucidité magnétique. Ces conclusions déclenchèrent une réaction des médecins antimagnétiques, majoritaires à l'Académie, qui les firent tout d'abord enterrer, puis, en 1842, firent décider, pour plus de sûreté, que leur Compagnie n'examinerait plus ces sujets. C'est donc à partir de cette date que le magnétisme devient l'affaire de médecins en lisière de la corporation, d'hommes de lettres, ou de femmes du monde ; il se réfugie dans les salons, parce que les laboratoires lui avaient fermé leurs portes. Sa vogue n'en fut tout d'abord que plus grande, favorisée aussi par le bouillonnement intellectuel qui précéda 1848, et qui fit qu'il trouva quelque temps des appuis à Gauche comme à Droite, ou dans l'Eglise. Il bénéficia ainsi, dit M. Méheust, d'une fenêtre de visibilité d'une dizaine d'année, qui correspond exactement à l'activité d'Alexis, et qui va jusqu'au coup d'Etat de Louis-Napoléon, après lequel la Gauche fut gagnée au positivisme, tandis que la Droite et l'Eglise regardaient désormais avec une méfiance croissante des phénomènes qu'elles cataloguaient de plus en plus vite comme subversifs, ou comme sataniques. Au début des années 1860, Alexis Didier met ainsi un terme à sa carrière, pour des raisons mal connues, parmi lesquelles l'épuisement physique que lui causaient les séances a dû peser d'un grand poids : la fenêtre magnétique se referme.

Cela n'entraîne pas que les réalités sur lesquelles elle avait jeté du jour avaient cessé d'exister. Et de fait, quoique sans y insister trop, M. Méheust rappelle qu'il faut aussi replacer le cas Alexis dans une durée beaucoup plus longue. Thaumaturgie, télépathie, double vue, bilocation, divination : ces performances sont en fait typiques de ce que les spécialistes d'histoire des religions appellent le chamanisme, et que les ethnologues contemporains rencontrent encore de nos jours chez certains peuples premiers. L'histoire intellectuelle, politique et religieuse des nations d'Occident a tendu à effacer cette réalité religieuse de leur mémoire, mais des savants – Carlo Ginzburg, par exemple – ont essayé de montrer qu'elle a pourtant survécu souterrainement en Europe, sous forme populaire et folklorique, symbolisée par les figures clandestines du rebouteux, du sourcier, de la sorcière. Le magnétisme fait-il irruption quand des membres des classes supérieures (un docteur de l'Université de Vienne, un marquis de la Cour de France) tendent la main, sans le savoir, à cette tradition cachée ? C'est fort possible. D'une part, le marquis de Puységur le découvre au contact d'un paysan ; d'une autre, l'une des voies les plus traditionnelles d'accès à la condition de chaman est la transmission familiale : or il semble bien que le père et la mère d'Alexis Didier aient eu une certaine propension à développer des états de somnambulisme lucide, et il est certain que son frère a joué exactement des mêmes facultés que lui.

Deux remarques, pour finir, qui vont d'ailleurs en sens inverse l'une de l'autre. Bertrand Méheust insiste sur les conséquences philosophiques que les faits qu'il établit devrait avoir, mais a-t-il songé à leurs conséquences politiques ? Car depuis la Révolution, ce sont toutes nos institutions qui reposent, ou du moins, prétendent reposer, sur le postulat d'un individu insulaire et cartésien : le docteur Guillotin avait du reste compté parmi les adversaires les plus acharnés du mesmérisme. Le frère magnétique d'Alexis s'appelait par ailleurs Adolphe ; qu'il me soit permis d'y voir un discret rappel providentiel des liens qui ont uni, au XX^e siècle, l'occultisme et la contestation de la démocratie libérale. A en croire Otto Strasser (autorité, il est vrai, sujette à assez forte caution), la ville natale de Hitler, Braunau-am-Inn, avait fourni à l'Allemagne des médiums célèbres pendant des siècles ; il est d'autre part bien connu qu'après la première guerre mondiale, à Munich, le parti nazi a été lancé par la société ésotérique dite de Thulé, et il est arrivé au moins une fois à Hitler de dire, *expressis verbis*, qu'il suivait son chemin « avec la précision d'un somnambule ». Je ne prétends pas savoir ce qu'on doit en conclure, mais il me paraît sûr qu'il y a là quelque chose qu'il faudrait penser.

D'autre part et enfin – cela pour réagir à l'élimination un peu trop rapide, par l'auteur, (pp. 232, 306-309, etc.) de toute problématique théologique pour rendre compte du cas d'Alexis, qui faisait personnellement profession de la foi catholique : je suis, pour ma part, frappé par la similitude qui existe entre ses performances et certains des récits de miracles du Christ que rapportent les Evangiles, et que l'exégèse contemporaine renvoie la plupart du temps à l'allégorie, à la symbolique, ou à la mythologie. La ressemblance saute aux yeux non seulement pour les réussites (Jésus devinant l'identité (Jn, IV 17-18) ou les activités (Jn, I 47-50) de tel ou tel de ses

interlocuteurs), mais aussi, pour les échecs. M. Méheust consacre ainsi plusieurs pages à la question des « sceptiques inhibiteurs », c'est-à-dire à ces spectateurs des séances d'Alexis qui étaient si hostiles à l'idée qu'il pût jouir de dons réels, que leur seule présence le rendait incapable d'accomplir ses prouesses habituelles. Or que trouve-t-on par exemple en saint Marc, VI, 4-6 ? Le Christ est retourné dans le village de ses pères, et il y expérimente que nul n'est prophète en son pays : les gens du coin refusent tellement l'idée que le fils du charpentier ne se réduise pas à cette identité, qu'« il ne put faire là aucun miracle » (Mc, VI 5). L'expérience est exactement comparable, et cela peut se comprendre : si la vie du Christ est le sommet de l'histoire religieuse de l'humanité, il est logique qu'elle en récapitule toutes les réalisations antérieures, y compris la chamanique. C'est du reste ce qui fait qu'on peut parfaitement retrouver, dans les récits de la Passion, la trame la plus classique des rituels d'initiation du chaman. L'impétrant subit toujours, pour commencer, une lacération de son corps, qui symbolise sa lutte avec le mal ; puis le lien qu'il aura désormais avec le ciel est matérialisé par une ascension, qui, dans les cultures les plus archaïques, peut se réduire à celle du poteau central de la hutte, sinon même à celle du tronc d'un arbre. La victoire sur les forces maléfiques est au bout : étapes initiatiques que reprennent exactement le déchirement du corps du Christ par ses bourreaux, son élévation sur le bois de la Croix, et la Résurrection.

Je me résume : ce livre est l'un des plus stimulants que j'aie lus depuis dix ans.

Fabrice Bouthillon.